

et des quarantaines dans la mer Rouge pour les provenances de la Mecque et de l'Extrême Orient.

Le choléra de 1892 sévissait dès février dernier dans le Caucase et en Perse. Il a traversé la mer Caspienne, remonté le Volga et tué, cet été, 200.000 personnes en Russie ; il y est en décroissance depuis quelque temps. A Hambourg il apparaît en août et, grâce aux mauvaises conditions hygiéniques de certains quartiers et à l'eau infectée de l'Elbe, il y a tué 8.000 malades. Le steamer allemand *Gallicia* l'importe au Havre où, grâce à des mesures d'hygiène, il fut vite localisé et n'a pas fait plus de 300 victimes. A Paris, également, l'administration était prête, et le pourcentage des cas de choléra qui furent mortels est insignifiant, pour l'énorme population qu'il attaquait.



Désinfecteur à domicile au moyen des pulvérisateurs Geneste & Herscher, manœuvrés par les agents de la ville de Paris

Dans toute la France, un service complet et régulier de préservation sanitaire a été établi par le gouvernement, et fonctionne parfaitement. Sur les frontières belges et allemandes, plus de trente stations de surveillance ont été établies ; elles se composent d'un commissaire spécial, directeur, d'un ou plusieurs médecins, suivant les exigences, d'une infirmière, puis d'un ingénieur et de deux aides chargés de manœuvrer les appareils de désinfection Geneste et Herscher, destinés à opérer soit par la vapeur sous pression, soit par la vaporisation des liquides antiseptiques, la désinfection des bagages et des marchandises à la frontière.

A l'arrivée de chaque train venant de l'étranger, les voyageurs sont rassemblés dans une salle d'attente et passent la visite médicale ; ceux dont l'état paraît suspect sont retenus et envoyés au lazaret, les autres passent à la douane et à la désinfection des bagages. Grâce aux appareils ci-dessus mentionnés, en 15 min., l'action de la vapeur surchauffée détruit tous les bacilles et les spores connus, les pulvérisateurs font le reste pour les objets qui craignent la chaleur, et les voyageurs arrivent à destination dans des conditions relatives d'immunité. Ils sont en outre munis d'un passeport sanitaire et surveillés, à leur nouvelle résidence, pendant un temps donné.

Ces mesures sont efficaces, bon nombre de cas de choléra ont été soignés dans les lazarets, qui auraient pu répandre la contagion.

En somme, dans l'état actuel de la science sanitaire, on dispose de trois moyens pour combattre les épidémies exotiques : l'isolement, la désinfection et l'assainissement. Le premier de ces moyens a, comme nous l'avons démontré, prouvé son danger et son impuissance ; l'assainissement sera la ressource de l'avenir, la désinfection est l'arme actuelle.

Le procédé le plus rapide et le plus pratique que l'on connaisse pour détruire les micro-organismes pathogènes et tous les germes de maladies transmissibles, renfermés dans les tissus, les étoffes, les vêtements, les matelas, est la désinfection par la vapeur sous pression dans les appareils de Geneste

et Herscher, usités dans toute l'Europe. Après quinze minutes d'étuvage et quinze de séchage la désinfection est complète.

On use aussi des pulvérisateurs des mêmes constructeurs qui projettent en gouttelettes, comme en un brouillard les liquides antiseptiques sur les objets qui ne peuvent être enfermés dans l'étuve : la désinfection se fait rapidement, sans détériorer les glaces, les tentures, les tableaux. Ces appareils remplacent l'illusoire désinfection pratiquée avec l'acide sulfureux.

A Paris et dans beaucoup de grandes villes d'Europe, les stations municipales de désinfection sont ouvertes quotidiennement au public. Soit qu'on y apporte les objets contaminés, soit qu'on prie le personnel de la ville de venir chercher les objets à domicile et de pratiquer sur place la désinfection. Le service est fait par des hommes spéciaux, éprouvés.

Il est à désirer que des organisations similaires soient établies dans nos principales villes canadiennes, car, en admettant que nous évitions la visite du choléra, nous avons de continuelles épidémies de variole, diphtérie, fièvre typhoïde, dont les foyers d'infection pourraient être localisés et détruits dès leur apparition.

ED. WERNER.

Montréal, 1892.

PENSÉES AUTOMNALES D'UN PENSIONNAIRE

AU RÉVÉREND F... S....

« Déjà plus d'une feuille sèche
« Parsème les gazons jaunies,
« Soir et matin la brise est fraîche,
« Hélas ! les beaux jours sont finis !
THÉOPHILE GAUTIER.



N vent glacial, poussé violemment sur la plage déserte, emporte avec lui, dans sa course furibonde et nos douces pensées et nos folles illusions !

Avec les feuilles diaprées de nos bois s'envolent tous les plaisirs éphémères goûtés pendant la vacance.... Tout passe, tout nous quitte : c'est l'oubli, c'est l'abandon....

Ces zéphyrs caressants qui naguère poussaient nos frêles embarcations et nous balançaient mollement sur l'onde paisible, où se mirait avec grâce le disque argenté de la Reine des nuits, ce n'est plus qu'une douce reminiscence dans le rêve du passé. Cette brise amicale s'est changée en un vent impétueux qui refroidit tout, tout... même les cendres dispersées de nos souvenirs les plus chers !

Ah ! c'est que l'automne nébuleux, avec son ciel de plomb, a succédé en intrus à cette saison dorée, à ces beaux jours de franche liberté.

La nature se dépouille des brillantes parures qu'elle étalait avec tant d'éclat, et semble gémir sous le givre glacé d'où l'on perçoit, parfois, un râle plaintif semblable aux derniers sons d'un luth agonisant.

On n'entend plus la joyeuse Philomèle lancer aux doux échos de nos bois ses chants harmonieux d'amour et de bonheur. Le bocage, dépouillé, devient solitaire ; sur le talus moelleux, à l'ombre du vieux cerisier au pied duquel un petit ruisseau fait entendre son murmure cristallin, l'on ne va plus rêver ni se bercer dans de chastes illusions !

Partout c'est la monotonie ! Partout c'est l'abandon ! Une teinte grise assombrit l'atmosphère, et les arbres, moitié nus, sont comme des squelettes géants au front desquels se lit notre sentence de mort.

Dans son collège enfermé, l'écolier pensif contemple d'un œil hagard ce triste bouleversement, et cette morne déchéance plonge son âme dans de profondes méditations. Son esprit s'illusionne de mille chimères, son cœur se refroidit, ses membres s'engourdissent et la douleur s'empare de tout son être. Il pleure parfois, des larmes amères qui, souvent, tombent sur les feuilles desséchées et

font entendre un lugubre froissement comme le pétilllement funèbre d'une lampe qui s'éteint.

Ces rêves d'avenir et ces vaines espérances qu'il caressait jadis avec tant de bonheur, semblent anéantis dans le gouffre sinistre de ces sombres jours. En effet, est-ce en face de la mort que l'on peut espérer ? Est-ce sur tant de décombres que surgit le bonheur ?

La nature engourdie n'offre qu'un aspect de deuil où tout gémit sous la froideur paresseuse de cette saison endormie.

Et ce pauvre écolier qui vient de renoncer aux joies pures et délectables du foyer, aux charmes de la liberté, pour s'astreindre aux règles sévères de son pensionnat, comment pourrait-il n'être pas triste et navré ? comment ne penserait-il pas incessamment à ces êtres chéris dont il est séparé, à ces plaisirs sans nombre qu'enfante le toit paternel et qui maintenant lui sont ravies ?

Puis, cette nature à mine sépulcrale ajoute à sa peine quelque chose de poignant et double sa mélancolie. Il souffre en silence, son cœur n'est pas moins gonflé. Si une larme indiscrète trahissait les pieux sentiments qui l'agitent et remuent en lui de trop chers souvenirs, oh ! n'allez pas trop tôt étancher cette larme du cœur, car parfois il fait bon de pleurer en se souvenant !

D'ailleurs, ce temps des saintes amitiés reviendra, et il ira de nouveau s'abreuver à la coupe enchanteresse de cette suave liberté !

LUDO.

LE COMBAT DE DOGBA

(Voir gravure)

Le corps de l'armée dahoméenne qui couvrait Abomey, fort d'environ cinq mille hommes, a attaqué les Français, le 13 septembre, à cinq heures du matin, à proximité de Dogba.

Le colonel Dodds, prévenu à temps de son approche, a infligé des pertes très sérieuses à l'ennemi, qui, après quatre heures d'un combat acharné, a fui, en complète déroute, laissant un millier de cadavres et de nombreux fusils à répétition.

L'affaire a été menée très brillamment par le colonel Dodds, qui a donné l'exemple d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables.

Les troupes françaises ont été admirables, surtout les légionnaires.

Ils ont eu cinq tués, dont le commandant Faure, de la légion étrangère, et le lieutenant Badaire, de l'infanterie de marine, et onze blessés, dont cinq grièvement.

Le colonel Dodds a continué aussitôt sa marche et franchi l'Ouémé, aussitôt qu'il a été rejoint par sa cavalerie. Plus de mille cadavres dahoméens ont été trouvés jonchant la plaine. Un grand nombre de fusils Winchester, Snyder, Mauser, Remington, et même des chassepots, ont été ramassés sur le champ de bataille.

Les assaillants, commandés par le frère du roi, Géo-Bé, avaient franchi l'Ouémé au gué de Tohoué, c'est-à-dire à 25 kilomètres au nord de Dogba. Ils venaient d'Abomey et comprenaient les contingents que les démonstrations du colonel avaient chassés du Dékamé. Ils ont essayé, par une manœuvre assez habile, de rejeter les troupes françaises dans l'Ouémé, en les forçant à leur faire face, ayant le fleuve à dos. Ils comptaient réussir d'autant plus qu'ils savaient qu'en raison des difficultés que présente le pays, le corps expéditionnaire est obligé de marcher en trois colonnes.

Malgré l'impétuosité de l'attaque et le courage des soldats de Géo-Bé, les Français ont pu infliger à leurs adversaires une défaite sanglante. Cela tient à la solidité du noyau d'Européens, composé d'hommes dont l'éloge n'est plus à faire.

Entre philosophes :

— Pour moi, je crois à la métempsychose et que mon âme, après ma mort, ira tout droit dans le corps d'une bête....

Deuxième philosophe, à part :

— Tu n'as pas besoin de mourir pour ça !

Ce qui agit bien est bien. Si la Salsaparrille de Hood n'agit pas bien, rien n'agit. L'avez-vous jamais essayée ?